

CAHIERS D'ARTS ET TRADITIONS RURALES

ISSN 0769-0177

10
1997



Champ de conduite de compagnon charpentier. Œuvre de Leclair, Bordeaux, circa 1825.

a midi les compagnons qui travaillaient au pont sont venus sur le chantier pour faire la farandole avec un tambour ils étaient tous armés portant avec eux un drapeau rouge puis étant arrivés de gigue ils ont donné le signal à la populace de Savanet ce qu'ils ont effectivement fait et en sont venus aux coups de fusils.

UN EPISODE PEU GLORIEUX : DE "LA REVOLUTION NATIONALE" A MONTPELLIER : LA DESTRUCTION DE LA STATUE DE JEAN JAURÈS

par **Yvon COURTY**

Au cours des années les plus sombres de notre histoire contemporaine eut lieu, à Montpellier, la rencontre entre le Maréchal Pétain, alors chef de "l'Etat Français", et le dictateur espagnol Franco. Cette entrevue se déroula à la Préfecture, le jeudi 13 février 1941 et suscita dans notre ville un important mouvement de foule, pas seulement motivé, il faut bien le reconnaître, par la simple curiosité. En effet, en ces mois qui suivirent le désastre de juin 1940, Pétain jouissait encore d'un certain prestige auprès des populations de la zone non occupée encore sous le choc de la défaite et qui ne ressentaient pas encore le poids écrasant et humiliant de la présence effective et permanente de l'occupant nazi. Pour beaucoup c'était encore le temps des illusions mensongères soigneusement entretenues par la propagande gouvernementale.

Depuis juillet 1940, Montpellier n'avait plus guère connu d'animation. Chacun avait ses propres soucis, au premier rang desquels figuraient les difficultés du ravitaillement quotidien qui commençaient à se faire durement sentir dans notre région de monoculture de la vigne, et également, pour beaucoup de familles, les préoccupations motivées par le sort d'un ou plusieurs parents prisonniers en Allemagne. Cette absence d'animation collective était particulièrement vraie pour la jeunesse laquelle était constituée, pour une bonne part, d'étudiants dont le nombre s'était notablement accru par l'arrivée soudaine d'étudiants originaires de la zone occupée. On comprend aisément, cela va de soi, que l'atmosphère qui régnait alors n'était plus propice aux manifestations estudiantines diverses qui venaient habituellement auparavant animer et égayer périodiquement la vie locale : monômes, bizuthages, etc.

Aussi n'est-il pas étonnant que la venue du Maréchal qui, dans la ligne de la politique de "Révolution Nationale", effectua une prise de contact avec le milieu universitaire en se rendant dans les diverses facultés ainsi qu'à l'Ecole nationale d'Agriculture, fut l'occasion pour beaucoup d'étudiants de sortir de leur torpeur et de s'agiter un peu. A l'issue de ces cérémonies qui eurent lieu en fin d'après-midi, une certaine effervescence régna dans la ville et se prolongea durant toute la soirée. Des groupes d'étudiants se rassemblèrent plus ou moins spontanément au Peyrou, certains dans le but de se défouler un peu, mais d'autres aussi pour manifester leur attachement au nouveau régime. En effet, il ne faut pas oublier qu'à cette époque, le milieu estudiantin de Montpellier comportait un fort noyau d'étudiants d'origine bourgeoise,

imprégnés des idées maurrassiennes et tout heureux que "la divine surprise" ait permis un commencement d'application des mesures antidémocratiques et des théories ultranationalistes qui leur étaient chères. Et c'est ainsi que, les circonstances s'y prêtant, quelques-uns de ces étudiants nationalistes lancèrent l'idée de traverser la ville en cortège et de se rendre en empruntant les principales artères, jusqu'au journal "L'Eclair", l'un des deux quotidiens locaux, alors fidèles soutiens du nouveau régime. Parvenue rue d'Alger, où se trouvaient les locaux de ce journal, la tête du cortège pénétra dans la cour intérieure de l'hôtel où, précisément, des travaux de réfection des bâtiments étaient en cours d'exécution, ce qui explique la présence, au-dessus de la façade vitrée de la salle des rotatives, d'une poulie avec sa corde pour hisser les matériaux sur la terrasse située au-dessus de cette salle. Après avoir bruyamment manifesté leur sympathie pour ce quotidien tout acquis à leurs idées, l'un, parmi les plus excités de ces étudiants partisans de l'ordre nouveau, se mit à hurler à la vue de cette corde : "C'est la corde ..., c'est la corde ..., c'est la corde qu'il nous faut !", exclamation aussitôt reprise en chœur par les autres et, joignant le geste à la parole, quelques-uns d'entre eux s'agrippèrent à cette corde qui était solidement fixée à la balustrade métallique bordant la terrasse. Cette balustrade ne tarda pas à s'ébranler dangereusement et, malgré l'intervention de quelques employés qui tentèrent vainement de s'y opposer, elle céda et chuta dans un grand fracas sous la violence de la traction exercée par ces énergumènes. Immédiatement, ils s'en emparèrent et, effectuant un rapide mouvement de repli, tous ces excités sortirent de l'hôtel et se répandirent dans la rue tandis que deux ou trois d'entre eux s'écriaient (spontanément ?) : "A Jaurès ! ... A Jaurès !" puis repartirent aussitôt en direction de la place du même nom. Ici, il convient de souligner qu'à partir de ce moment, conscients de la tournure qu'avait prise ce monôme, un bon nombre d'étudiants abandonnèrent le cortège et seuls, les plus fanatisés poursuivirent leur route vers leur opération iconoclaste.

Malgré le changement de régime, le buste en bronze de Jaurès subsistait encore sur son piédestal au centre de cette place, les représentants locaux du pouvoir pétainiste n'ayant pas encore osé l'en déloger.

Parvenus au pied de la statue, nos courageux étudiants, qui n'étaient plus qu'une quarantaine environ, entamèrent autour du monument une sorte de danse du scalp, en hurlant frénétiquement sur l'air des lampions : "A bas Jaurès ! ... A bas Jaurès ! ... A bas !" . Puis, deux ou trois d'entre eux entreprirent de passer la corde autour du cou de l'effigie du malheureux tribun et, unissant leurs efforts, tous ces fanatiques exercèrent une violente traction sur le buste qui s'abattit dans un grand fracas sur le ciment de la place, où il se brisa, la tête se séparant du corps, au milieu des applaudissements frénétiques de ces nouveaux iconoclastes. Le grand orateur, fidèle défenseur du peuple, venait d'être assassiné une seconde fois par les héritiers spirituels de ceux qui, le 31 juillet 1914, avaient armé le bras de Raoul Villain.

Cet odieux acte de vandalisme put se dérouler sans entrave car, à aucun moment, les forces de police, pourtant particulièrement nombreuses ce jour-là à Montpellier, ne s'opposèrent à cette entreprise et ne se manifestèrent, très mollement d'ailleurs, qu'à l'issue de cette opération iconoclaste, alors que l'irréversible était déjà accompli.

Heureusement pour l'honneur de notre ville, dès le lendemain matin et les jours suivants, des mains anonymes déposèrent pieusement quelques modestes fleurs au bas du piédestal qui, lui, était resté debout, tandis que les débris de la statue avaient été rapidement récupérés par des employés municipaux et entreposés ensuite dans un local appartenant à la ville. Finalement ces fragments subirent, quelques mois plus tard, le sort de toutes les autres statues en bronze de notre ville qui terminèrent leur existence victimes de la récupération des métaux non ferreux à laquelle, seuls Louis XIV, Barthez et La Peyronie échappèrent. Entre temps, la palme de bronze qui orna le piédestal avait été récupérée par le colonel Chauliac qui la confia ensuite au Musée Jaurès de Castres où on peut la voir encore actuellement.

Si l'on a la curiosité de consulter la presse locale de l'époque, on constate avec étonnement qu'aucun des deux quotidiens ne relate ou évoque cet odieux acte de

vandalisme. En particulier, "L'Eclair", pourtant lui-même victime de cette glorieuse opération puisqu'elle fut la cause de sérieux dégâts dans ses propres locaux, se contenta de publier dans son numéro du lendemain 14 février, nous citons : "Le soir après le départ du Maréchal, une vive effervescence régna longtemps en ville, où les étudiants constitués en monôme parcoururent les artères du centre". Le 15 février, dans un article intitulé "Après la visite du Maréchal", paru dans le même journal et se félicitant de la bonne tenue de la foule et de l'efficacité au service d'ordre au cours de la journée du 13 février, on peut lire : "(...) Ce concours de bonnes volontés fit que la journée se déroula sans que le moindre incident, même très léger, fut signalé. C'est un record. Il prouve ce que vaut et obtient la discipline dans un pays qui en avait si grand besoin." On retrouve le même son de cloche dans "Le Petit Méridional" qui, lui aussi, ne fait aucune allusion à cet incident, ce qui démontre le degré de veulerie et de servilité auquel était parvenue notre presse locale à laquelle, en haut lieu, on avait, sans doute, "conseillé" de garder le silence sur ce déplorable événement.

Le jour de la Libération de Montpellier, le mardi 22 août 1944, l'outrage fait à Jaurès plus de trois ans auparavant fut symboliquement réparé, ainsi que nous le rapporte le premier numéro de "L'Information du Languedoc", bulletin du Comité Régional de Libération :

"Place des Etats-du-Languedoc⁽¹⁾, de modestes ouvriers ont une pensée pour l'apôtre de la Paix que fut Jaurès.

"Celui qui prôna avec force la liberté de notre Presse est debout sous la forme d'une petite statuette de plâtre, garnie de deux drapeaux tricolores et entourée de lauriers."

¹ C'est ainsi qu'avait été rebaptisée la Place Jean Jaurès par la délégation municipale mise en place par les autorités de Vichy.

